

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

— Il est encore bien jeune, mais si vous pouvez l'employer nous en serons bien heureux.

— Certainement ; le travail qu'il aura à faire est facile, et d'ailleurs il est intelligent.

Le gamin avait écouté la conversation très attentivement.

— Seras-tu content de venir avec moi, mon garçon, lui dit Alfred en lui passant la main sur la tête.

— Oui, monsieur, très content, répondit l'enfant sans hésiter.

— Quel est ton nom ?

— Emile, monsieur.

— Eh bien ! Emile, je t'emmène, avec la permission de tes parents.

— Nous vous la donnons avec plaisir, monsieur, dirent ceux-ci en chœur.

Alfred n'avait guère besoin d'Emile à son magasin ; mais en l'employant il faisait une action charitable et il acquérait un auxiliaire précieux. Chemin faisant, il l'interrogea :

— Ainsi, mesdames Spierling et Spencer vont chez toi voir ton père malade.

— Oui, monsieur.

— Sont-elles toujours seules ?

— Non, monsieur, elles sont presque toujours accompagnées d'une belle et grande demoiselle.

— Quel est son nom ?

— Mlle Marguerite, c'est ainsi que je l'ai entendu appeler.

— Va-t-elle quelquefois seule chez ton papa ?

— Oh ! oui, très souvent depuis quelque temps. Mesdames Spierling et Spencer ne viennent que très rarement chez nous.

Ce soir-là, Alfred ne poussa pas plus loin l'interrogatoire. Il savait la plus grande partie de ce qu'il désirait savoir. Il envoya l'enfant faire deux ou trois courses dans le voisinage, lui donna quelques objets à ranger dans le magasin, puis le soir il le renvoya chez lui, habillé tout à neuf, avec un paquet de vêtements pour ses frères et une lettre lui donnant une jolie somme d'argent, et disant que c'était le premier mois de gages de l'enfant, payé d'avance.

Le jeune garçon était très intelligent pour son âge. A la façon dont Alfred lui avait parlé de Marguerite, il avait compris qu'il s'intéressait beaucoup à elle. Il crut donc lui faire plaisir en lui disant le lendemain matin :

— J'ai rencontré Mlle Marguerite dans la rue, ce matin. Elle m'a demandé des nouvelles de mon père et m'a dit qu'elle irait le voir.

— Ah ! vraiment ? ne put s'empêcher de s'écrier Alfred. Sais-tu à quelle heure ?

— Non, pas exactement ; mais elle vient généralement vers les deux heures.

Alfred hésita un instant, mais il pensa ensuite que le mieux était d'y aller carrément avec un gamin qui comprenait certainement où il voulait en venir.

— C'est bien, dit-il à l'enfant en lui frappant amicalement sur la tête. Après-midi, tu resteras chez toi jusqu'au moment où Mlle Marguerite ira voir ton père. Alors tu viendras me dire si elle est seule. Mais, tu comprends, ne parle de cela à personne, pas même à tes parents.

— Oh ! soyez tranquille, je ne dirai rien à qui que ce soit.

Emile était sincère. Il comprenait l'importance d'une parole prononcée à la légère. Il était reconnaissant à Alfred des bontés qu'il avait eues pour lui et il voyait là une trop bonne occasion de

lui prouver sa reconnaissance pour la manquer.

Dans l'après-midi, vers deux heures et demie, Emile accourut tout essoufflé au magasin.

Il alla vers Alfred de l'air le plus indifférent du monde :

— Elle est à la maison.

— Seule ?

— Oui, seule.

— C'est bien, va donner un coup de balai dans ce coin, et surtout ne dis rien.

— Soyez tranquille là dessus, monsieur.

Alfred sortit par la porte du fond du magasin qui donnait sur la cour, et fut bientôt dans la rue. Il marchait rapidement. Cependant, en approchant du but, lorsqu'il détourna au coin de la rue, il ralentit sa marche. Le cœur lui battait à rompre dans la poitrine comme s'il allait commettre une mauvaise action.

La rue lui paraissait plus gaie que la première fois. Il ne faisait pas très froid, le ciel était bleu et le soleil envoyait ses rayons chauds sur la neige avec des reflets brillants qui fatiguaient la vue. Les maisons avaient un aspect moins sombre. La neige fraîchement tombée de la veille, avait jeté sur la terre un moelleux tapis à peine maculé au milieu de la chaussée, par le va et vient des traîneaux. Des enfants armés de pelles entassaient cette poudre blanche, creusant des fossés, élevant des fortifications, qu'ils défendaient ensuite à coups de boules de neige. Leurs cris joyeux résonnaient agréablement dans la rue, mêlés aux cadences métalliques des marteaux tombant sur l'enclume du forgeron voisin.

Alfred cependant prêtait peu d'attention à tout cela, tout préoccupé qu'il était de ce qu'il allait faire. Cette démarche, si simple pourtant, était pour lui un grand événement. Plus il approchait de la maison du marin, plus il ralentissait sa marche, pour mieux se donner le temps de combiner ce qu'il allait dire, ce qu'il allait faire. Enfin, il franchit le seuil de la maison ; son cœur se mit à battre plus fort, et quand il entra dans la chambre un voile de confusion s'étendit sur son esprit. Il oublia immédiatement la mise en scène de cette entrée qu'il avait si laborieusement préparée. Quelques secondes plus tard, il se trouva assis sur une chaise que Mme Smithson lui avait présentée. Alors seulement il eut vaguement conscience de ce qui venait de se passer. Il avait serré les mains du malade et celle de sa femme en leur disant quelques paroles de salutation, puis il s'était avancé vers Marguerite. Il lui avait pris la main, très mollement, n'osant pas la serrer, pris d'une sorte de crainte respectueuse. Et maintenant ils étaient assis, l'un en face de l'autre, rouges comme une pivoine, osant à peine se regarder, comme deux criminels. Le grand coupable était l'amour, cet amour innocent, impuissant à se dissimuler et qui éclate aux yeux de tout le monde, comme ces violettes qui se cachent modestement au fond des bois, mais dont le parfum révèle aussitôt la présence.

Le malade riait dans sa barbe, du rire de contentement d'un bon cœur qui se réjouit du bonheur d'autrui et jetait à sa femme des coups d'œil significatifs.

Alfred cependant se décida à rompre ce silence gênant.

— Je me réjouis, mon brave monsieur Smithson de voir que vous allez de mieux en mieux. J'espère que dans quelque temps vous pourrez vous lever.

— Je pense que oui, monsieur Alfred, ma santé est assez satisfaisante, mais il faut du temps pour remettre mes fractures...

— Je demande tous les jours de vos nouvelles à votre fils, mais je suis heureux qu'il me soit venu, en passant par ici, la bonne inspiration de venir vous voir moi-même.

En disant ces mots, il jeta un regard à Marguerite qui sans doute en comprit le sens, car elle baissa les yeux.

Le malade comprit aussi parfaitement, et il eut sur les lèvres un bon sourire en répondant :

— Vous êtes bien aimable, monsieur Alfred, et c'est avec un vrai plaisir que je vous vois.

La gêne des premiers instants était passée, et maintenant la conversation devenait générale.

Alfred et Marguerite s'adressaient même la parole l'un à l'autre directement :

— Allez-vous faire une promenade en traîneau aujourd'hui, mademoiselle Marguerite ? les rues sont dans une excellente condition pour cela.

— Pas aujourd'hui, monsieur, du moins je ne le crois pas ; à moins pourtant qu'on ne vienne me chercher pour la promenade, mais franchement je n'y tiens pas.

Il sembla à Alfred qu'elle avait souligné cet *on* et que le regard qu'elle lui lançait voulait dire : Si c'était vous qui veniez me chercher, je serais bien heureuse, allez ; mais c'est impossible maintenant, il faut attendre.

A son tour la jeune fille s'enhardissait à interroger le jeune homme.

— Avez-vous donc renoncé à venir au patinoir qu'on ne vous y voit plus ?

— Je vous assure, mademoiselle, que j'y retournerais de temps en temps avec beaucoup de plaisir, mais je pense qu'il vaut mieux agir avec prudence pour éviter le retour d'une scène fort désagréable.

Marguerite fit un signe d'approbation.

C'est ainsi que tout naturellement et presque s'en apercevoir ils parlaient des sujets qui les intéressaient le plus. Ils se comprenaient à demi-mot. Ils ne s'étaient jamais tant parlé auparavant ; aux yeux du monde ils se connaissaient à peine, et cependant leurs pensées, leurs aspirations allaient au même but, par une commune entente. Ils se comprenaient depuis longtemps par le plus expressif et le plus éloquent des langages : celui de l'amour.

Peu à peu, sans qu'ils s'en aperçussent, leur timidité des premiers instants s'en allait et ils étaient tout étonnés de se comprendre si vite alors qu'ils ne s'étaient presque rien dit.

Malgré tout le plaisir qu'il éprouvait à rester, Alfred n'osa pas prolonger davantage sa visite. Il partit bientôt et cette fois-ci, plus rassuré, il serra plus étroitement dans la sienne la souple et fine main de Marguerite. Une douce pression répondit à la sienne.

Alfred retourna chez lui d'un pas allègre et le cœur gonflé d'espérances.

Le lendemain matin, Alfred, en repassant dans sa mémoire les incidents de sa visite, craignit que celle-ci ne parût singulière.

Il croyait naïvement que ces braves gens n'en avaient pas pénétré les motifs. Il n'y a que les amoureux pour avoir de ces belles illusions robustes ; il résolut donc de retourner chez le marin.

— C'est encore moi, dit-il en entrant, excusez-moi. Je voulais vous parler un peu de votre garçon. J'en suis vraiment très content, et il est de toute justice que j'augmente dès aujourd'hui ses appointements. Je vous apporte son supplément pour ce mois.

Et en même il mettait dans la main du marin quelques dollars de papier.

— Oh ! merci bien, monsieur, fit celui-ci ; vous êtes vraiment trop bon.

— Non, non, s'écria Alfred. J'aime beaucoup votre garçon et en même temps je m'intéresse à vous dans votre triste situation. Vous me permettez, n'est-ce pas, de venir vous voir de temps en temps ?

— Pouvez-vous demander une chose semblable, monsieur ? C'est pour moi un grand honneur et un grand plaisir.

— Comme il aime Marguerite, dit la femme à son mari, lorsque Alfred fut parti.

Et quel beau couple cela ferait ! ajouta le malade.

V

DÉSENCHANTEMENTS

— Quelle agréable surprise de vous rencontrer ici, Mlle Marguerite !

C'était Alfred qui entraînait tout à coup chez le marin.

La jeune fille ne fut pas étonnée du tout, et elle lui tendit simplement la main.

Louis Tessier

A suivre